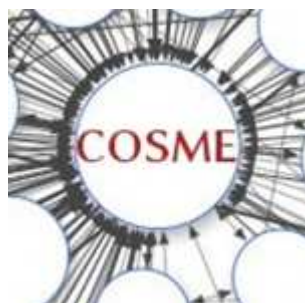


La révolution numérique des médiévistes. Autour du consortium "sources médiévales" – COSME

Posté par [rédaction](#) Le 24/02/2014 @ 13:08 Dans [Actualités](#) / [News](#), [COSME](#), [Dossier](#) : [Les consortiums de la TGIR](#) | [Pas de commentaire](#)



[1]

Cosme, comme un des maillons du Linked Data (en référence au LOD)

COSME : Les origines

Une communauté en mouvement(s)

Le consortium « sources médiévales » a été créé autour d'un ensemble documentaire d'une grande variété typologique. Plutôt que de dédier son travail d'analyse et d'assistance à un type documentaire particulier (les sources archéologiques, les sources orales, les sources textuelles...), il a paru essentiel à la communauté scientifique française des médiévistes de poser autrement la question des sources touchées (« impactées », dirait-on en novlangue) par le *digital turn*. Cette communauté professionnelle s'est construite depuis plus de cent cinquante ans, en France – comme en Europe – autour de l'étude de plus de mille ans d'histoire des hommes, entre la fin de l'Antiquité et la lente émergence de la société des Lumières et de l'Etat-Nation. Mille années qu'il a fallu défendre contre la vision traditionnelle qui entêchait sa réputation : une « société d'entre-deux », de fer et de feu. Pour clarifier les *Dark ages*, toutes les sources ont été convoquées : textuelles évidemment, mais aussi iconographiques, archéologiques... A chaque mutation méthodologique, depuis la création d'une histoire professionnalisée, les nouvelles méthodes préconisées ont été développées, poursuivies, appliquées en profondeur : on se souvient des méthodes d'analyse dite « diplomatique » des textes juridiques médiévaux, puis des méthodes d'analyse des sources économiques, puis de la confrontation avec une archéologie médiévale naissante... Les travaux d'histoire quantitative ont connu dans les années 1970-1980. Leur heure de gloire, tandis que les sources narratives puis d'archives ont été soumises aux questionnaires rénovés par les études foucaaldiennes et par la critique génétique. A chaque période correspond un temps de reprise des sources et de réévaluation de leur potentiel, pour l'étude d'un Moyen Âge chaque fois différemment affinée.

La révolution numérique : au début étaient les médiévistes



[2]

Les documents originaux en version numérisée : une nécessité pour le médiéviste (ex. base E-cartae, CRAHAM, Univ. Caen, interface web en cours de constitution)

Le début du XXI^{ème} siècle est marqué par l'émergence intrusive du numérique, en forme de révolution. Ce que l'on appelle le *digital turn*. Il s'agit moins de la création d'une nouvelle discipline qui remplacerait toutes les autres que d'un mouvement, une lame de fond qui transformerait profondément les différentes disciplines existantes. Ces transformations sont de plusieurs ordres : techniques, thématiques, méthodologiques et idéologiques : elles seront évoquées dans une seconde partie. Les médiévistes sont de ceux qui ont pris ce « choc numérique » de plein fouet, non tant en le refusant qu'en y participant et en l'encourageant immédiatement. Nombre de projets nés autour du numérique bien avant l'explosion du *digital turn* l'ont été sous la direction des médiévistes, durant les dernières décennies du XX^{ème} siècle. On se souvient du « père » des premières bases de données textuelles, R. Busa et son index de l'œuvre de Thomas d'Aquin, mais aussi du CETEDOC qui compila la première grande base de données textuelles médiévales d'ampleur européenne, de la base des 'chartes originales avant 1121' de l'ARTEM (CNRS alors), de la base de documentation iconographique de l'IRHT « Initiale », qui a été publiée ces dernières années, des

outils électroniques d'analyse codicologique et de comput mis en place par Denis Muzerelle (IRHT encore). On se souvient de la première revue d'analyse méthodologique de l'impact du numérique dans nos disciplines, « Le Médiéviste et l'Ordinateur » et du site de webographie « Menestrel ». Dès l'explosion du *Digital Turn*, les médiévistes ont été aux premières loges, avec des institutions en pointe comme l'Ecole nationale des Chartes, le CRAHAM de Caen, le Centre

Jean-Schneider de Nancy (ex-ARTEM), le Centre d'études médiévales d'Auxerre et l'IRHT (Paris-Orléans), auxquels vinrent s'ajouter d'autres équipes comme le CIHAM de Lyon ou le CESC de Poitiers. De nombreux projets ANR de médiévistes ont d'ailleurs immédiatement bâti leur argumentaire sur l'apport du numérique (en vrac : ATHIS, Corelpa, Espachar, Charcis...). Un des Centres de Ressources Numériques créés en 2005-2006 par le CNRS est d'ailleurs toujours en fonctionnement –TELMA, Traitement médiéval des Manuscrits et des Archives, adossé actuellement à l'IRHT.



[3]

De nécessaires collaborations à envisager avec des entreprises existantes, comme le répertoire web Menestrel, tenu par une large équipe de médiévistes français (<http://www.menestrel.fr/>)

COSME : le FabLab des médiévistes

La part des médiévistes dans cette transformation est donc essentielle. Sa richesse tient à sa volonté de diversifier les sources étudiées et à multiplier les angles d'approche des sociétés anciennes. Le maître-mot est donc diversité. Les études médiévales sont donc le laboratoire idéal pour les transformations du numérique. Le consortium COSME doit constituer une sorte de *FabLab* pour les médiévistes, autour de leurs « sources » : donner à chaque médiéviste en France, au travers d'un maillage d'équipes partenaires, les moyens d'analyser, de concevoir, de transférer, de constituer et enfin d'utiliser des corpus divers de sources médiévales.

Ce consortium s'adresse à un très large public que réunit une pratique : celle de la recherche sur le passé médiéval par le biais des sources les plus diverses. Ces chercheurs – historiens, philologues, archéologues... ont pour habitude de réunir des corpus de sources, découvertes, analysées, transcrites et constituées en dossiers le plus souvent inédits. Certains de ces dossiers sont parfois édités, publiés, mais la plupart du temps ces corpus ne le sont pas. Les sources utilisées par ces chercheurs, variées, sont l'objet des préoccupations du consortium, dans la mesure où leur publication sous forme

numérique a déjà été, est ou pourrait être envisagée. Le consortium s'attache aux sources sous forme d'édition ou de transcription, de reproduction numérique ou d'un répertoire les recensant. Le positionnement de ce consortium est clairement pluridisciplinaire : il s'appuie sur une communauté scientifique largement ouverte à toutes les disciplines, rassemblant archéologues, historiens, historiens de l'art, philosophes, linguistes, littéraires... autour du médiévisme, comme dans le réseau Menestrel. Le concept de source pourrait y faire l'objet d'une réflexion méthodologique plus ample.

Il faut envisager ce consortium COSME en suivant la théorie des ensembles : son aire de travail est recoupée par d'autres, plus techniques. Des collaborations avec d'autres consortiums sont donc nécessaires. En ce sens, le consortium peut s'intéresser aux corpus de sources archéologiques, par exemple, et associer des archéologues à la réflexion, mais dans une perspective de publication pour exploitation par la communauté des médiévistes dans son ensemble. L'articulation de ces consortiums divers (consortium CAHIER – Corpus d'Auteurs pour les Humanités : Informatisation, Édition, Recherche, consortium MASA – Mémoires des archéologues et des sites archéologiques ...) sera à envisager très rapidement.



[4]

Les corpus de documents édités numérisés et interrogeables en ligne de l'Ecole nationale des Chartes : un exemple de travail de longue haleine soutenu par COSME (Les « Actes royaux du Poitou », ici 1).

Un des objectifs du consortium est d'effectuer et de tenir à jour un recensement des différentes bases de données et des éditions électroniques, mais surtout de susciter des collaborations ou des mises en relation entre ces bases et ces éditions. Le rôle de soutien identifiant une communauté émergente apparaît donc essentiel. L'objectif premier est de promouvoir la publication électronique de ces corpus et, dans le même temps, faciliter leur utilisation et leur interrogation conjointe en encourageant l'utilisation de standards adaptés, et l'usage/le respect de bonnes pratiques en matière d'édition numérique. Il s'agit aussi de donner à ces projets de publication une visibilité accrue dans les dossiers de demande de financement, en valorisant la qualité du travail d'édition numérique effectué ou à effectuer. D'autres objectifs sont de faciliter

la diffusion éventuelle de nouveaux standards mieux adaptés à certains types de recherche ou d'analyse, de promouvoir une veille technologique, de développer une expertise, de faciliter la création d'archives numériques scientifiques, enfin de diffuser une information large et rigoureuse sur les pratiques d'édition électronique[1]^[5].

Les mutations du *digital turn* et le Moyen Âge: renouvellements techniques, thématiques, méthodologiques et idéologiques

La médiévistique numérique a brisé les frontières des différentes sous-disciplines. Les murs des dépôts d'archives, des bibliothèques de manuscrits, des musées mais aussi de l'iconographie, de l'épigraphie, de la paléographie, de la codicologie... sont tombés ou en passe de tomber. La révolution du numérique a permis que chaque corpus de données médiévales soit étudié en tenant compte des apports des différentes « sciences auxiliaires » de l'histoire, qui jusque-là étaient mises de côté, plus ou moins, dans les éditions de sources traditionnelles, par manque de place. Il était par exemple impossible d'ajouter à une édition de texte une notice codicologique ou des reproductions détaillées de chaque document original. La possibilité qu'offrent les éditions électroniques de publier d'emblée des *works in progress* a décomplexé les chercheurs, qui osent maintenant publier des données en voie de complétion. La numérisation des originaux permet désormais mille comparaisons et ouvre les yeux des chercheurs qui jusque-là n'avaient pas le temps (ou n'imaginaient pas l'importance) de retourner aux œuvres originales en bibliothèques, en archives, en musées. La mise en page, la disposition du texte, sa matérialité, l'écriture, mais aussi le rapport texte-images sont soudain apparus essentiels aux chercheurs. Et, tout récemment découvertes et en bonne voie de mise en œuvre, les procédures de mise en interopérabilité des corpus ouvrent la voie d'un dialogue inusité entre des bases de données et des éditions électroniques produites par des chercheurs d'horizons très différents : les textes en langue romane médiévale et les textes latins vont soudain se parler. La compréhension de ces mille années d'histoire a radicalement changé depuis que le chercheur les contemple au travers d'un écran. Paradoxalement, les *Dark Ages* semblent apparaître plus aisément avec ce « démultiplicateur de force ».

Les thématiques de la médiévistique sont elles aussi en plein renouvellement, que ce soit sous l'influence directe de l'appropriation du numérique, ou de manière indirecte. De manière directe : la mise à disposition sur le web de centaines voire de milliers de documents écrits, en format textuel, permet de poser des questions plus larges, d'asseoir plus solidement des hypothèses que l'on ne pouvait développer que pour un espace régional ou qui étaient limitées sur le plan thématique. L'exhaustivité, ce fantasme et ce nécessaire objectif des scientifiques médiévistes, était alors difficile à atteindre : comment, tout simplement, prendre connaissance de ces milliers de chartes, ces milliers de textes ou d'enluminures dispersés dans les bibliothèques du globe ? Le recours aux grands corpus ne permet pas de se les approprier toutes de manière approfondie, mais d'en dégager des représentations assez abouties par le biais des moteurs de recherche et des procédures d'interopérabilité. Un seul exemple : les recherches sur les réseaux. Certes, la thématique n'est pas proprement médiévale et les travaux de sociologues tels que Bruno Latour sont une référence en la matière. Mais, grâce aux techniques du numérique, la théorie des réseaux sociaux ou documentaires, qui jusque-là restait de l'ordre de l'hypothèse de travail ou ne pouvait être prouvée qu'après des années de recensement et d'analyse documentaire éprouvante, peut enfin être démontrée par le biais des grands corpus rassemblés et mis en connexion, pour et par les médiévistes. Un récent colloque, tenu à Nancy les 12 et 13 décembre 2013 et associant quelques-uns des partenaires de Cosme, autour de la *Conservation et réception des documents pontificaux par les ordres religieux (XI^{ème}-XV^{ème} siècles)* a pu montrer combien les dizaines de milliers de documents produits par la papauté médiévale constituent au fil du Moyen Âge une toile dynamique tissée par des acteurs nombreux et très divers, pour des objectifs que de futurs projets permettront de découvrir plus aisément. Ces documents pontificaux sont présents dans quelques grands corpus numériques français (comme *ut per litteras apostolicas*, produit il y a quelques années par l'ANR Corelpa et sous l'égide du CIHAM, mais aussi les « originaux », déjà cités) : les hypothèses dégagées lors de ce colloque vont donner lieu à des projets qui utiliseront les techniques d'analyse et de visualisation des réseaux développées par les Humanités numériques.

Les transformations méthodologiques induites par le *digital turn* et soutenues par Cosme sont moins visibles, mais essentielles : une nouvelle critique externe des sources est en train d'apparaître. En effet, les méthodes de la critique traditionnelle des sources, fondées largement par les médiévistes à la fin du XIX^{ème} siècle et au cours du XX^{ème} siècle ont été sinon ébranlées, du moins remises en question par l'irruption de la révolution du numérique. Qu'est-ce qu'un document ? Qu'est-ce qu'une donnée ? Comment les analyser, les interpréter ? La critique externe traditionnelle a toujours eu comme objectif d'étudier la « carte d'identité » du document : qui l'a mis en place, quand, où ? Appliquée au document numérique ou aux « data »

(« big » ou non), les méthodes de cette critique externe, plus essentielles que jamais, sont à redéfinir. Comment définir des « données » dont la virtualité, voire l'« artificialité », les détachent de leur contexte premier de production, d'une façon ou d'une autre ? Et la temporalité ! La chronologie de production d'une « œuvre numérique » en création continue est tout sauf simple : qui en est l'auteur, quand ? On l'a compris, cette nouvelle approche critique est à reprendre complètement. Les médiévistes sont les mieux placés, comme descendants des premiers artisans de la critique des documents, pour reprendre et faire aboutir ce chantier. C'est un des objectifs indirects de Cosme[2]^[6].

La révolution du numérique est aussi, profondément, une révolution idéologique. Celle de l'*Open access* ou accès libre, gratuit et complet aux données et documents. Cette vision dont les fondements politiques et idéologiques sont partagés, heureusement, par la communauté scientifique tout entière, est aussi celle de Cosme. Tous les corpus soutenus par le consortium, toutes les opérations labellisées par celui-ci, toutes les initiatives entreprises ont cet objectif en ligne de mire. Certes, certains corpus qui ont été confiés, *in illo tempore*, à des éditeurs privés, doivent encore être « libérés ». Mais c'est une question de temps et de travail de conviction.

Le cadre original, inhabituel, choisi par les partenaires de Cosme se situe dans la logique qu'avait déjà soutenue en son temps le CNRS avec le centre de ressources numériques TELMA (Traitement électronique des manuscrits et des archives) : ne pas se focaliser sur une typologie matérielle ou documentaire pour embrasser une large réalité scientifique. Se limiter à un « genre », c'est en effet risquer de laisser les murs disciplinaires exister ; pire, c'est risquer de les rehausser encore et de les rendre aveugles. La diversité des corpus, la complexité documentaire ne facilitent certes pas la tâche des chercheurs au travail au sein du groupe, mais elles leur permettent de se positionner « en fer de lance » dans la dynamique actuelle de mise en ligne de corpus rendus directement interoperables.

Paul Bertrand
IRHT – Univ. Louvain-la-Neuve
Coordinateur du consortium

Contact : [Paul Bertrand](#)^[7]

[1]^[8] Le carnet de recherches du consortium est en cours de création sur la plate-forme Hypotheses.

[2]^[9] Le signataire de ces lignes publiera d'ailleurs un essai/manuel de critique documentaire au cours de l'année 2014.



[Tweet](#)^[10]

Billet imprimé depuis Huma-Num: <http://humanum.hypotheses.org>

URL du billet: <http://humanum.hypotheses.org/283>

URLs dans ce billet :

- [1] Image: http://humanum.hypotheses.org/files/2014/02/1_cosme_logo2.png
- [2] Image: http://humanum.hypotheses.org/files/2014/02/2_-interface-webEC-photo-24.jpg
- [3] Image: http://humanum.hypotheses.org/files/2014/02/4_collaborer2.png
- [4] Image: http://humanum.hypotheses.org/files/2014/02/3_actes-royaux-du-poitou-corpus_ENC-3.png
- [5] [1]: [#_ftn1](#)
- [6] [2]: [#_ftn2](#)
- [7] Paul Bertrand: <mailto://paul.bertrand@cnrs-orleans.fr>
- [8] [1]: [#_ftnref1](#)
- [9] [2]: [#_ftnref2](#)
- [10] Tweet: <http://twitter.com/share>